

A large, leafy tree with a thick trunk, partially obscuring the background. The tree is positioned on the left side of the frame, with its branches extending towards the right. The leaves are dense and green, creating a textured canopy. The background is a bright, overcast sky, which makes the tree stand out. The overall mood is serene and natural.

MORSURE URBAINE

Korotumu était descendue de son Grand Nord couvert de fraîcheur, de brume et de rosée matinale à la recherche d'un plus de reconnaissance pour monter d'un échelon dans sa carrière d'infirmière. La chanson *Connaissance koyébanat* tournait dans sa tête comme un disque 33 tours du label «*La Voix de son maître*». Or, la somme de ses relations humaines n'était pas trop immense, car depuis sa mutation à la campagne, les ponts avaient été coupés avec toutes ses amies de l'école d'infirmières. Elle savait que, dans ce pays, l'entrée au paradis était conditionnée par la présence d'un parent qui s'y trouvait, y régnait ou, pour le moins, y était passé. Elle n'ignorait pas non plus que l'ascension sociale se faisait à la condition qu'une «connaissance» ou un «proche» fasse la courte échelle. La conscience de ces réalités nationales assombrissait son visage.

En ville, Korotumu avait été accueillie à Simba Pèlè dans le studio «*entrée-coucher*» que louait son amie Imongi. Le logement était tellement étroit qu'en plaisantant, Imongi avait coutume de dire qu'il n'y avait pas d'espace pour un rayon de soleil. Pour son amie, Imongi avait aménagé un petit matelas au bas du lit trop petit, lui aussi, pour installer deux corps, même «*spaghetti*». Bref, c'était un logement où il n'y avait pas de «*conditions*»¹.

1 Cette maison a des conditions : elle est bien équipée.

La nuit avait été douce. Rien de commun avec les nuits de Pikounda. Ici, c'était la saison sèche, là-bas dans le Septentrion¹ les pluies continuaient de rendre glissante l'argile des pistes encore impraticables.

Korotumu s'était levée très tôt, sans courbatures, avant même qu'Imongi eût ouvert les paupières. Elle avait fait une toilette sommaire, avait appliqué rapidement sur le visage un fond de teint et une légère poudre pour peaux noires. Avec un crayon khôl, elle avait souligné le contour de ses yeux qui rappelaient les «*madamins*», ces fruits des badamiers qu'enfant, elle affectionnait tant. Lorsqu'elle se fardait ainsi, cela faisait dire à ses camarades de jeu qu'à force de se gaver de ces amandes, ses yeux avaient fini par prendre leur forme. Chaque fois qu'elle se maquillait, le souvenir de la douce saveur des «*madamins*» la faisait saliver, et ses mains se mettaient à trembloter. Petite fille, Korotumu aimait extraire ces fruits de leur coque à l'aide de deux pierres qu'elle frappait l'une contre l'autre en y mettant toute la force de sa main gauche. Car, elle était gauchère, Korotumu. Gauchère non pas, comme l'affirmait le «*kongos*²», pour avoir mimé son père, adroit chasseur Dozo venu du pays du Poro où souffle l'harmattan qui transporte des nuages de poussière jaune jusqu'au fin fond des gorges asséchées. Mais elle l'était par héritage de sa mère, grande cultivatrice de tubercules dont la force herculéenne de la main «*féminine*» était légendaire dans toute la région.

Imongi dormait encore. Korotumu sortit de la concession pour se rendre dans les locaux du ministère de la Santé publique — son ministère de tutelle —, situés dans le quartier commercial de la Plaine, à Brazzaville. Elle emprunta un *foula-foula*, minibus de transport public, qui la déposa à proximité de la gare principale du Chemin de fer Congo-Océan.

Korotumu se dirigea vers la tour Nabemba, édifiée dans un

1 Nord du pays.

2 Ragot

esprit de concurrence avec les buildings de Kinshasa et qui narguait de sa hauteur le fleuve Congo, nourricier des deux capitales rivales les plus rapprochées du monde : Brazza et Kin. Une pléthore de Brazzavillois travaillait dans cette tour que d'aucuns supputaient comme étant la plus élevée de la sous-région. La jeune femme était ébahie par cet édifice dont elle avait tant entendu parler, et que certaines personnes comparaient à la mythique et effrontée tour de Babel qui avait osé insulter le ciel. Ce « gratte-ciel » provoquait aussi la jalousie des voisins kinois, car Nabemba leur faisait de l'ombre. Se rapprochant de l'imposant building, Korotumu se dit que l'architecte qui l'avait conçu devait avoir observé les paysannes des deux rives du Congo piler le fougou¹, car, vue de loin, la tour faisait penser à un mortier renversé.

À l'angle de l'avenue qui relie la Plaine à Poto-Poto, à hauteur d'un abri de bus, une main toucha l'épaule de Korotumu.

— Hééé Tanti, ça fait longtemps ! Depuis quand es-tu descendue de ton Grand Nord ?

Korotumu se retourna et se retrouva face à Apéndi, rayonnante comme une fleur de lantana. Les deux jeunes femmes avaient fait connaissance et avaient sympathisé lors d'une cérémonie de remise de diplômes aux étudiantes de la neuvième promotion des infirmières de l'école nationale de formation paramédicale et médicosociale « Jean Joseph Loukabou ».

— Wooh, Apéndi, ma chérie ! Quelle surprise ! Me voilà à peine arrivée que je tombe sur toi ! C'est hier après-midi que j'ai posé mes pieds dans cette grande ville.

— Et tu ne m'as même pas contactée ? Toujours aussi cachottière ! Bien, quelles sont les nouvelles alors ?

— Rien de neuf. Les nouvelles sont les mêmes, ma chérie !

1 Farine de manioc

Comme tu vois, je suis là ! Et pour toi ?

— Pour moi aussi c'est toujours la même chose. Je me débrouille. Des petits marchés par-ci, par-là. Je fais aussi Dakar d'où je ramène des *ndokets*¹ que je revends ici. Mais, tu connais la mentalité de nos compatriotes. Ils aiment bien se montrer impeccablement sapés à l'extérieur ; mais au fond ils sont passés maîtres dans l'arnaque. Ils te prennent de la marchandise à crédit. Au moment de payer, ils disparaissent. Pour récupérer ton argent, tu dois faire le porte-à-porte comme si tu étais un huissier. Dès qu'on t'aperçoit au loin, on t'esquive. Mais Dieu est grand, comme tu sais... Bon... enfin... En tout cas, moi-même je ne suis pas contente de toi. Tu arrives dans ma ville et tu ne me préviens même pas. Non, non, je ne suis pas contente. On se voit quand alors ? Demain par exemple, je t'invite dans un *nganda* qui vient d'ouvrir à Talangai. On y mange trop bien ! Pas de mouches, pas de moustiques, pas de musique assourdissante. Tu jugeras toi-même ! Tu loges chez Tanti Imongi comme d'habitude, n'est-ce pas ? Je passerai te chercher à dix-neuf heures. Sans faute !

Elles s'étreignirent longuement.

C'était ça, Apéndi. En dépit de ses quarante berges bien atteintes, elle avait l'allure d'une adolescente de quinze ans. Une fois lancée, elle parlait sans laisser à son interlocuteur ni le temps d'ingérer le flot de mots qu'elle déversait, ni d'en placer une. Quelques personnes que ses bavardages agaçaient l'avaient surnommée *Marie-Jacasse*.

Rendez-vous proposé, rendez-vous pris.

Korotumu n'eut pas le temps de réagir qu'Apéndi courait déjà après un *foula-foula*, seul moyen de transport efficace de Brazzaville, qui venait de s'arrêter à quelques mètres d'elle. Elle s'y engouffra en faisant un geste de la main qu'accompagna un «*À*

¹ *Ndoket* : robe sénégalaise pincée au niveau de la poitrine et ample à partir de l'abdomen.